

Nathalie Démoulin, *La grande bleue*, La brune / Rouergue, 2012, 210 p.

Note critique établie par [Laurent Aucher](#)

L'histoire de *La grande bleue* se déroule en Franche-comté, dans le monde ouvrier, sur une période d'une dizaine d'années, de 1967 à 1978. Une période durant laquelle la classe ouvrière française connaît son apogée puis son déclin. C'est l'histoire d'une jeune femme, Marie, et des quelques figures familiales qui composent son quotidien, notamment le frère Ivan, détruit par la Guerre d'Algérie. Au commencement, il y a Marie, un être épris de liberté, qui s'amourache d'un bûcheron. Puis très rapidement la vie rêvée est balayée par les vents et les marées de la vie réelle. Celle de la condition ouvrière. Plus particulièrement celle de la condition féminine en milieu ouvrier. Les enfants, le logement HLM, le travail d'usine, etc.

Le roman de Nathalie Démoulin retient autant l'attention sur la forme que sur le fond. Sur la forme, l'auteure opte parfois – souvent – pour une syntaxe morcelée et anfractueuse, où les phrases se télescopent entre elles comme autant de flux de conscience impossibles à contenir. Le médium devient alors le message : la structure disloquée du récit se confond avec la vie chaotique des personnages du roman. Sur le fond justement, l'ouvrage s'intéresse à la situation des classes populaires. Plus précisément, l'auteure rend compte de l'expérience ouvrière de la domination sociale, celle-ci saisie au travers de ses réalités les plus criantes (la condition féminine, les conditions de travail, etc.) mais également les plus intimes (la soif de liberté, la sexualité, etc.). Nathalie Démoulin y réussit en prenant en compte les phénomènes sociaux nouvellement intervenus en France dans le courant des années 1970 (le développement du chômage de masse, l'émergence du Front national, etc.), et sans oublier que si l'expérience du rapport de classes est collectivement partagée, elle est aussi individuellement éprouvée.

Extraits :

Page 55 : « Elle lit l'envie dans les yeux de Marie, c'est plus facile que de dire l'ennui des gestes qui se répètent sur la machine, ou d'avouer que le soir on quitte le boulot en courant, c'est si fort qu'elle a cette phrase pour conclure : *Au moins, j'existe.* »

Page 57 : « Il lui dit *vous êtes brave*, et déjà elle sait qu'il est prêt à oublier son nom, *brave* après tout c'est un qualificatif qu'il associe au mot *femme*, mais ça pourrait être *exemplaire*, ou *courageuse*, ça pourrait juste la faire disparaître, la mêler à toutes celles qui viennent s'asseoir à cette même place, tournant le dos à la table d'examen, avec ses étrières et son éclairage froid, oui, ça pourrait juste la faire taire, l'empêcher de placer la phrase qu'elle a dans la tête et qu'elle ne sait pas comment tourner. »

Pages 123-124 : « Venir le voir, c'est retomber en enfance, habiter avec lui cette mémoire qui n'est peut-être qu'un tissu d'illusions mais au moins le frère et la sœur peuvent-ils s'y rejoindre, et les mots ont pour eux le même sens : la *maison* est une bâtisse grisâtre, mal proportionnée, trop haute, la *table* est couverte d'une toile cirée, la *salle de bains* est glaciale, une porte y donne sur deux marches de ciment par lesquelles on accède au potager, le sol y est toujours maculé de terre, quand on y marche pieds nus on a l'impression d'être sur du gravier, le *miroir* est accroché au-dessus de l'*évier de la cuisine*, trop haut pour qu'on n'y voie autre chose que le sommet de la tête, la *pendule* sonne tous les quarts d'heure. »

Page 148 : « [...] Divorcer c'est se donner une chance d'être la femme que l'on voit naître autour de soi, en ces années 1970, avec toutes ces nanas qui changent à vue d'œil, comme si être une femme se réinventait maintenant, au risque de se casser la gueule, mais au moins on aura rompu ce lien avec la mère et toutes les mères avant elle, cette mémoire qui vous déterminait, quoi que vous fassiez. »